



Neckel Scholtus

info@neckelscholtus.com
+352 661767614
www.neckelscholtus.com

Le paysage – qu’il soit familial, rural ou nomade – et la famille sont les deux univers que j’interroge au moyen de l’image photographique, en observant leurs interactions et leurs transformations.

Entre 2009 et 2022, j’ai mené des interventions avec le *roulot’ographe*, une caravane modulable convertie en *camera obscura* et laboratoire photographique, qui me permettait de voir le monde à l’envers et en miroir; une manière de questionner le réel. Le *roulot’ographe* se déplaçait au fil des routes et festivals pour aller à la rencontre du public, invitant à une expérience sensible et partagée de l’image, entre balade, échange et création.

Aujourd’hui, je poursuis ce travail en revisitant les images issues de ce corpus, en les rejouant, en les réactivant, tout en continuant à créer de nouvelles photographies. Ce travail ne cherche pas à documenter, mais à inventer un langage du portrait – un portrait mouvant, entre mémoire, présence et disparition. Je tisse mon œuvre à partir de ma propre histoire, en explorant les lieux et les liens qui me facinent: la famille, l’enfance, la terre, l’héritage, les paysages traversés. J’offre un regard délicat et mouvant sur l’identité, un art du portrait qui s’éloigne du figé pour laisser place à l’impertinence, à l’échange, à la trace. A travers ces images, ces balades photographiques ou ces dispositifs, je crée des espaces de rencontre - entre moi et les autres, entre le passé et le présent - où chacun peut reconnaître un fragment de soi.

En parallèle de ces recherches sur le portrait, je m’intéresse par extension aux espaces ruraux, dans la série *Fragments d’indices* où se superposent souvenirs personnels et mémoire collective. Chaque image cherche à capter l’ambivalence entre attachement et effacement, et compose peu à peu un portrait à la fois caché et révélé de moi. Mon rapport à la nature et à la terre, à la fois lieu de l’enfance et héritage familial, nourrit une réflexion intime sur l’appartenance, la mémoire et la transmission.

Le mode de présentation fait partie intégrante de ma réflexion: je joue avec l’échelle des tirages, la juxtaposition des images ou leur suspension dans l’espace d’exposition pour créer un lien physique et sensoriel avec le

spectateur.

Aujourd’hui, poursuivant ma traversée entre mémoire et territoire, je cherche dans l’image un lieu d’appartenance mouvant - un espace de résonance où le souvenir (le passé), le paysage et la présence humaine s’entremêlent et font écho aux émotions.



Neckel Scholtus (née en 1982) vit et travaille au Luxembourg. Photographe, elle est diplômée d'une licence en arts plastiques à l'université Paul-Valéry-Montpellier (2005) et d'un master de photographie à l'université Paris 8 (2008). En 2009, elle a conçu le projet « Le Roulot'ographe ». Elle développe ses projets artistiques principalement en collaboration avec le public, notamment à travers des résidences, mais aussi en tant que médiatrice artistique indépendante dans des institutions culturelles. Ses œuvres ont déjà été exposées en France, au Luxembourg, en Chine, en Allemagne, en Suisse, en Suède, en Bulgarie, en Côte d'Ivoire et en Italie.



vue d'exposition | galerie candyland | Stockholm, 2014



Fragents d'indices

série de 8 images

Storylines | 11.10.2025 - 31.05.2026

Clervaux, Cité de l'image, Lu



Un portrait est toujours soluble dans la transmission. Et se portraiturer, c'est transmettre quelque chose de sa personnalité, un exercice souvent insaisissable en raison de l'impuissance à tout dire du « moi » – et qui fait écho à la célèbre citation de Rimbaud, « Je est un autre ». En même temps, ce qui nous façonne, c'est souvent un récit familial, et c'est cette histoire que Neckel Scholtus transmet dans sa tentative d'autoportrait.

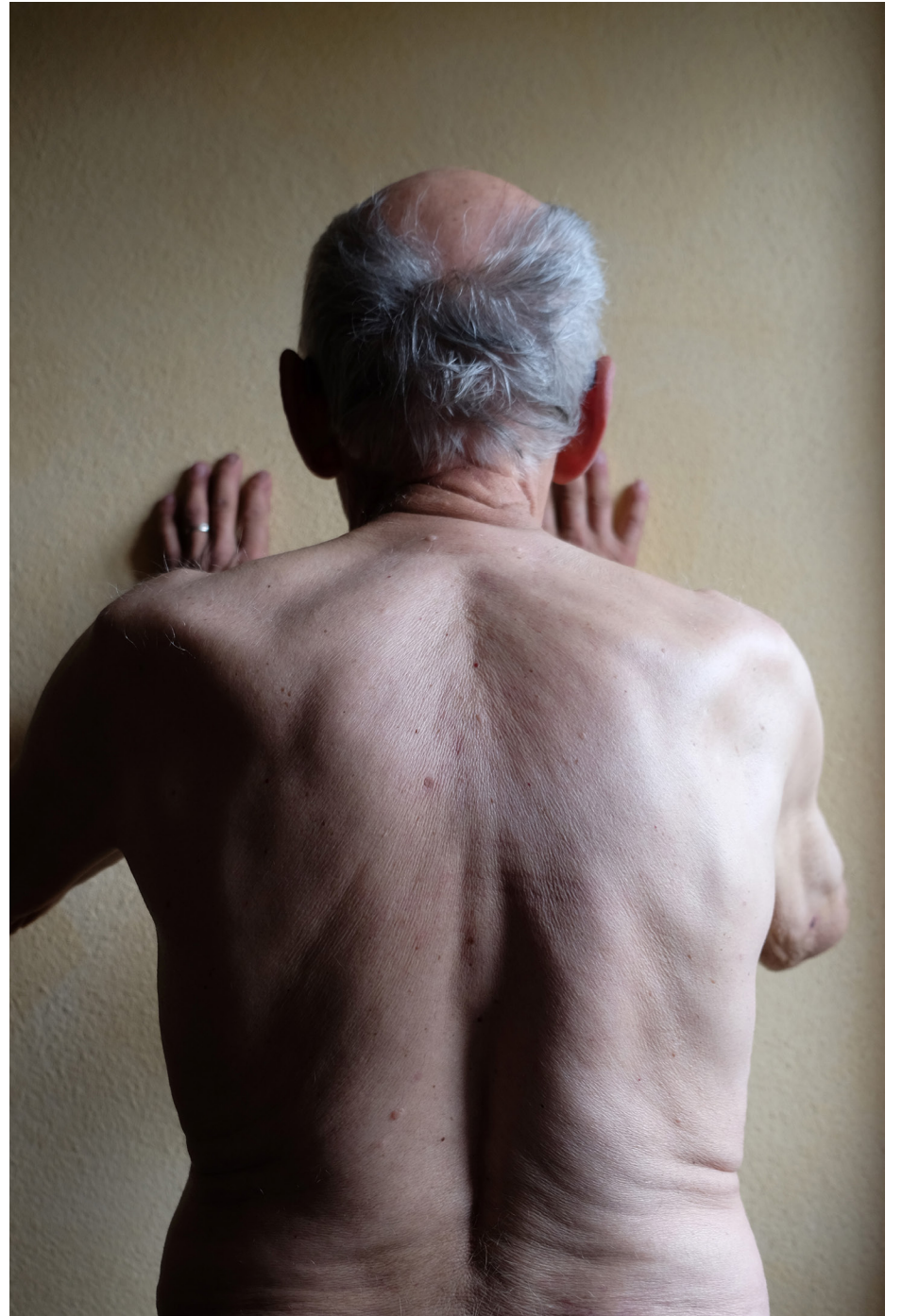
Et Neckel de revisiter le genre sous la forme d'une charade visuelle, semant des indices, des formes et des couleurs, qui, par associations ou ruptures, vont et viennent entre métaphores et ellipses, composant finalement le « tableau » derrière lequel l'artiste se cache et se révèle à la fois.

En fait, puisque ledit « tableau » – mosaïque de 8 photos – est une charade, mon premier est ainsi une main, une paume chargée de baies roses, et mon dernier est un buste, celui de la photographe, capturée le regard en coin, non pas perdu mais tourné vers ce qui constitue son énigme, cheveux lissés, bouche pincée, cravate de travers, une pose très rimbaldienne, traversée par un besoin de reconnaissance, perfusée par l'intime, l'introspection, mais aussi par ce trait qui lui appartient et qui apaise tout : l'humour.

Alors, voilà, la charade Scholtus, c'est un regard unique, une transgression imagée, poétique et tendrement espiègle des conventions du portrait. Et que raconte cette charade ?

Le rapport à la nature, beauté fragile, et à la terre, à la fois territoire d'enfance et héritage familial. Tout commence donc par un élément corporel, la main, symbole du don. Avec ses petites baies, roses comme le mur de la ferme paternelle, rondes comme le fil métallique suspendu en noeud au même mur, comme aussi les médaillons qui, disposés en une sorte de constellation de galets, dupliquent le portrait de l'arrière-grand-père, en noir et blanc, ce, par analogie au feutré clair-obscur de l'endroit où se tamise la farine, ce qui renvoie au labeur paysan, avec un gros plan sur une autre partie du corps, les pieds, plantés dans la terre nourricière, en l'occurrence les pieds du père, puis son dos, cadré comme une terre de sueur, aussi d'enfantement et de combat, ce que symbolisent deux orvets enroulés dans le gravier, un enroulement analogue à celui de la cravate de Neckel, la fille, la femme, devenue artiste.

Texte: Marie-Anne Lorgé





de la série *Fragments d'indices*, 2025

Entre réel et impalpable

17 photos imprimées sur toile et cousus sur des draps brodés

Exposition personnelle

Cape Etelbruck, Luxembourg, 2025



Des pieds nus ancrés dans la terre, les pieds du père dans une glaise hersée, comme s'ils prenaient racine: c'est par cette image que tout commence. Et c'est par ces mêmes pieds, mais chaussés et en mouvement, arpentant en boucle une prairie, que tout finit. Entre la photographie, ou plan fixe, du début, et la vidéo de la fin – une fin qui ne clôt rien mais ouvre un questionnement sur le présent de l'agriculteur, sur ses choix, tout comme sur le devenir du monde rural –, entre les deux, donc, un théâtre blanc, fait de draps de coton ou de lin, typiques de nos campagnes ou du trousseau familial d'antan, autant de draps brodés, personnalisés par des monogrammes, un patient travail artisanal, souvent dévolu à la maîtresse de maison, en un temps où la parure de lit, linge utile mais aussi symbolique (dormir/mourir), était un objet de valeur transmis de génération en génération.

Le drap fait partie de l'imaginaire collectif, c'est aussi un indice éminemment intime. Et c'est ce drap blanc, froissé par l'usage, que l'artiste Neckel Scholtus privilégie dans la mise en scène de son travail, dans la manière de se raconter par la photographie, médium de révélation par essence.

Ce que raconte la photographe, ce sont ses souvenirs d'enfance passée dans la ferme familiale, et partant de là, en donnant une visibilité au métier d'agriculteur, et à son évolution, c'est un hommage qu'elle rend à son père.

La ferme, l'artiste l'a vécue du dedans, elle sait donc de quoi elle parle, pour autant, sa photographie transcende le témoignage personnel pour rendre palpable un labeur avec toutes ses composantes invisibles que sont la sueur, l'abnégation, le perpétuel recommencement. Ce n'est pas une photographie documentaire, ce n'est pas non plus un exercice de nostalgie béate, ni surtout une vision bucolique ou idéalisée, c'est une plongée insolite dans un microcosme paysan familial, c'est un regard certes incarné mais particulièrement inédit posé sur les outils, les animaux, les saisons, la nature à travers la vie qui l'habite et le temps qui tout fait, défait et refait.

Sur les draps, écrans blancs comme une mémoire, la photographe Neckel coud des fragments de réel, où le passé a incubé, où, grâce à la distance artistique, à la lumière, à la couleur, au cadrage, à sa poésie, sa tendresse, son humour, ses ellipses, ses métaphores, son étrangeté parfois, sa qualité picturale souvent, ce qui se donne à voir, et qui est aussi singulier que très attachant, c'est tout à la fois une quête de soi, un portrait paternel, une transmission, une personnification de l'univers agricole et une voix donnée à la réalité d'une ruralité qui doit s'adapter.

Dans l'espace d'exposition, deux zones closes par les draps, autant de présences fantômes. Sur chaque drap, une impression photographique en couleur sur toile, cousue à la machine au coeur du textile, sensible page blanche.

On déambule dans le sens des aiguilles d'une montre. D'abord, il y a le paysage.

Dans un champ, gros plan sur un pieu de bois, rescapé d'une clôture à refaire à chaque sortie d'hiver. Le pieu est fier, dressé vers le ciel, mais fatigué, vermoulu et solitaire, comme une analogie à la figure du paysan, une figure absente mais rendue ainsi

étrangement présente. Le ciel bourgeoise et le fil de fer qui se détache dans le décor, forme un noeud particulièrement graphique, comme une sorte de coquetterie, en attente de réparation.

En miroir, au milieu du champ à l'allure de nulle part, un empilement de cageots de bois en équilibre instable, une masse silencieuse, désœuvrée, comme une suspension avant une possible reprise de la tâche.

Laquelle tâche dit l'outil, au service de l'homme, toujours absent-présent, avec le portrait d'une herse de prairie, pimpante, astiquée, mais qui se languit, prend la pause comme un insecte géant contre le mur de la ferme, d'un ton inattendu, le rose.

L'outil annonce la matière, et puis le vivant. Alors, arrêt sur du foin, en une boule enchevêtrée comme un nid, et puis, du dehors au dedans, incursion dans la bergerie, rose elle aussi, comme une layette, et rencontre avec quelques moutons blottis comme une laine – les moutons, ultime élevage du père, qui a depuis une dizaine d'années transmis/cédé l'exploitation agricole à l'une de ses filles.

Retour extérieur. Autre écosystème, celui de la mare avec sa grenouille. Et passage du sauvage au domestique, du vert au blanc, avec l'oie qui traverse la glaise boueuse, seule, hagarde mais déterminée.

L'oie s'en va peut-être rejoindre une grange. En tout cas, la dernière image est celle de l'inerte, c'est une allusion au bâti par un zoom sur le crépi, toujours rose, où des bouts de fils incertains – conservés «au cas où» (rien ne se perd, tout sert et peut resservir dans le quotidien paysan) – défient le temps, suspendus comme d'énigmatiques signes graphiques.

La seconde chambre de draps s'ouvre sur une scène désarmante. Plan fixe sur un tubercule aux traits humains, sur une pomme de terre anthropomorphe coiffée d'une corde enroulée comme un nid ou une chevelure et qui repose comme un bébé dans du linge évoquant un couffin.

Cette image, qui résulte d'une performance, est suivie par une déroutante simulation de tétée, la pomme de terre – qui nourrit mais qui, pour le coup, se nourrit – buvant un lait aussi invisible qu'improbable au sein de la photographe – osmose de l'humain et de l'organique dans la grande chaîne du vivant.

En écho, une image zoome sur un objet de forme conique, une analogie formelle au sein qui, en l'occurrence, tamise de la farine, une scène capturée dans la pénombre d'un coin de moulin (désaffecté) proche de l'alcôve, lieu propice aux chuchotements, soustrait aux regards indiscrets – enfant, Neckel a beaucoup joué dans ce lieu, un souvenir dès lors projeté/converti en une perception toute de sensualité.

Ensuite, filiation. Et vibration. Avec un portrait de l'homme, du père, du fermier. Vu de dos – un dos nu, fort comme un tronc, nouveaux d'avoir trop porté. Et vu par les mains, rugueuses comme l'écorce.

Et puis, il y a les bottes du père, que chausse un personnage féminin en robe blanche et à la chevelure de corde, un personnage également saisi de dos, aussi énigmatique que la scène qu'elle interprète.

Arrive la compagne de la campagne, l'hôte star d'une filière du vivant, la vache, qui rythme la vie de la ferme, ses investissements aussi. Elles sont trois dans l'image, toilettées comme des mannequins, triées sur le volet comme des marchandises, et pour cause, exhibées à la foire agricole d'Ettelbruck. La photographie leur caresse la croupe, un cadrage bien décalé pour honorer la reine des pâturages, mais ce qui se lit sous le clin d'oeil, c'est l'émotion liée à une fin d'activité, à son transfert en d'autres mains : c'est une page qui se tourne en même temps que le chapitre d'une histoire qui continue de s'écrire, tenaillée par la question de savoir ce que l'on fait de l'agriculture aujourd'hui.

De la vache à la matière, voici la paille, qui dit la litière et la nourriture, donc, le soin aux animaux, mais qui renvoie aussi à une texture artisanale et, plus romanesquement, à d'humaines histoires d'amour buissonnier ou de jeu d'aiguille perdue. La botte est défaite, comme une cachette : une image en tire un portrait en gros plan, à la limite d'une abstraction qui gagne en mystère et en volupté.

Dans la dernière image, deux lézards enroulés sur le gravier : parade amoureuse ou lutte de pouvoir ? Une allégorie sans doute des forces contraires, passion et désillusion, qui font que le paysan se lève et se bat.

Il est unique le regard que Neckel Scholtus porte sur l'exploitation agricole, déjà parce qu'il s'agit du terrain de jeu de son enfance, et parce qu'elle sait le respect dû à cet héritage, à ses enjeux. Et pour nous en parler, un outil aussi décalé que lucide, une photographie qui prend la mesure du temps et qui passe de l'espace au détail, du mur au pré, de la matière au vivant, du biotope aux animaux, de l'objet à l'humain, et vice versa, avec son lot de métaphores, de référents symboliques, d'alliances de formes ou de couleurs, de réminiscences et d'observations, ressentis inclus.

Au final, tout l'art de la photographe Scholtus, c'est de réussir un trait d'union entre le singulier et un universel agricole. Entre le «je» et un univers.

Texte: Marie-Anne Lorgé



de la série *Entre réel et impalpable*, 2024



de la série *Entre réel et impalpable*, 2024



de la série *Entre réel et impalpable*, 2024



de la série *Entre réel et impalpable*, 2024



de la série *Entre réel et impalpable*, 2024

L'insoutenable Gaia

4 photos imprimées sur papier photo Rag, contrecollées sur aluminium,
40x60cm et 6 photos, 24x16cm, imprimées sur papier photo Rag, reliure
collée, livret présenté sur socle

Prix de la Photographie

Clervaux Cité de l'image, Luxembourg, 2024



Comment comprendre la dynamique naturelle détériorée par l'impact de l'anthropocène ? Où le vivant est confronté au monde organique et son détour dans l'antithèse existentielle ? Les photos proposent une perspective sur la nature qui souligne ce renversement : Les formes minérales deviennent des éléments graphiques, montés dans une symétrie plaisant à l'œil humain. Et c'est bien le regard de l'humain qui cherche à tirer de la nature toute étincelle de matière utilisable pour réaliser son rêve d'une 21st-century-civilisation. Mais qu'est-ce qui reste, si l'étonnement face à la force naturelle se tait ? C'est avec le philosophe Bruno Latour qu'on comprend la déconnexion de la nature comme oscillation entre culpabilité et un espoir imprégné par le désir de retour vers la naturalité sublime. Mais ce qui nous reste est une rigidité et froideur, des formes nues sans contenu, se dispersant autant qu'à la fin, on ne retrouve que des lignes pointant vers les traces d'un passé excessif qui a fait de Gaïa une menace vengeresse.

Texte: Nora Schleich





de la série *L'insoutenable Gaïa*, 2024

A bord... en bord de mer Noire

exposition personnelle

CENTRE D'ART DOMINIQUE LANG, Dudelange, Luxembourg, 2023



Partir en famille sept mois durant, de mai à novembre 2021, en camionnette aménagée comme une roulotte, pérégriner ainsi autour de la mer Noire, passer par la Grèce, la Turquie, la Géorgie, la Bulgarie, la Roumaine... pour faire le plein d'images, de ressentis aussi, peut-être à la recherche d'un nouveau mode de vie, en tout cas tenter une parenthèse loin du train-train quotidien, plus proche du goût de l'artiste pour la ruralité, et la vie comme elle bat, voilà l'échappée belle, cette façon d'être à la fois à bord et hors des bords, que la photographe Annick Sophie Scholtus, dite Neckel, documente le temps d'une exposition et dans l'espace d'une publication.

Sauf que c'est tout autre chose qu'un documentaire. C'est une création photographique intimiste où les paysages traversés, les maisons croisées, les personnages rencontrés, les objets trouvés, sont la projection d'un récit personnel. L'introspection percole toujours dans l'observation: Neckel fait parler les traces, naturelles et humaines, et c'est d'elle-même qu'elle parle, de ses filiations, de ses liens à la terre, au corps et au temps.

Neckel est une artiste lumineuse, et sa création l'est tout autant, qui embarque une sorte de leçon de lâcher prise où ce qui prévaut, c'est l'attention accordée aux choses infimes ou simples. Avec pour résultat, des séries d'images qui débordent de bienveillance, et de poésie, d'humour aussi.

Dans les espaces du Centre d'art Dominique Lang, l'accrochage est conçu comme un journal de bord : chaque série d'images correspond à un chapitre chapeauté/ identifié par un mot-clé, et tous ces mots composent un lexique de voyage, lequel permet à chacun de pérégriner à travers l'expo, à travers ce qu'elle dit de la sensibilité du regard de Neckel. Un regard sublimant. Petit guide.

Rez-de-chaussée.

Les Mains. Derrière le mur d'accueil, 21 mains disposées tantôt verticalement, tantôt horizontalement, chacune (non encadrée) de format 13 x 18 cm.

Ici, dans le creux d'une paume se dépose un papillon ou une pomme de pin, là, c'est un serpent séché ou une abeille morte, sinon, d'entre les doigts, des fleurs font mine d'éclore comme si entre l'organe et la nature, le vivant, osmose il y avait, comme une parabole du fameux cycle de la vie qui obsède l'artiste Scholtus, tout autant que l'hérédité, la transmission.

En fait, cette série poético-allusive croise l'enfance de Neckel, d'abord la figure

du père et son sens aigu de ce qui est produit par les mains, de la valeur desdites mains qui fabriquent.

En même temps, les Mains impliquant une collecte intuitive de petits vertébrés et de végétaux plutôt secs, tous trouvés en chemin, se donnent à voir/lire comme un alphabet. C'est une série qui tient à la fois du jeu et du langage des signes.

Les Maisons. Formats encadrés, en bois. Grande salle.

Quand Neckel photographie des maisons, c'est plus clairement des portraits de maisons qu'elle réalise, en quête frontale ou détournée de cela qui évoque la ferme où elle est née, en tout cas, où, hier, elle coupait du bois avec son père – rémanence de la dimension artisanale!

La série se situe sur la côte est de la mer Noire, en Géorgie, précisément autour de Dumbo Eco Camp, tout à côté d'Ozourguéti. Là, dans le décor vert, rencontre avec le personnage bâti, plutôt massif, généralement en bois (parfois partiellement en béton), toujours avec un premier étage particulièrement vitré, le tout coiffé de tuiles, parfois de tôles: une architecture typique de la ruralité géorgienne.

C'est un temps suspendu, comme un dimanche à la campagne, aucune agitation, rien ne trahit une vie de labeur, mais flotte quelque chose de l'ordre de l'attente. Quelques quidams prennent la pose, majoritairement des retraités, un indice de l'exode des jeunes vers la grande ville, Tbilissi.

Les Cercles. Ils sont 10, associés en une grande fresque, sur le mur de transition (séparation oblique entre la grande salle et la montée d'escalier).

Nouvelle collecte. Nouvelle matière à poésie, et pas que.

Si faire de la photographie, c'est se permettre de regarder autour de soi - l'autre, l'environnement, l'empreinte, la mémoire faisant partie de cet autour - alors, c'est clair, l'art de Neckel a cette beauté-là, celle d'un singulier voyage, aussi intérieur qu'extérieur, mis en oeuvre grâce à de subtiles correspondances ou analogies formelles, esthétiques, symboliques. Il suffit par exemple de quelques noisettes disposées en un cercle pour que germe cette série dédiée au symbole de l'unité ou de la roue de la vie qu'est précisément le cercle, et Neckel de capter des cercles spontanés – formés par des moutons, par des débris de bois charriés par la rivière, par d'étranges traces circulaires striant un terrain vague, par une arbre résilient, surgissant d'un trou béant de bunker - ou d'en provoquer, par les rebonds de cailloux jetés dans l'eau ou avec des douilles de balles, stigmates de

guerre – ou, pour le moins, d'adolescents venus jouer à la guerre.

Et donc, une série de cercles faussement badine, qui, à l'évidence, questionne à la fois le territoire, l'écologie, le consumérisme et le cycle de la vie.

Premier étage

Salle de gauche.

4 Roulotographies, chacune de 80 x 53 cm.

Par où la pérégrination de Neckel transite, c'est par un moment de répit, d'apaisement, de réflexion, de retrait en/avec elle-même qu'elle intitule Roulotographie, par référence au projet qu'elle porte depuis 2009, à savoir: le Roulotographe, un dispositif qui transforme une caravane modulable en camera obscura géante. En l'occurrence, c'est la camionnette du voyage, lieu clos mais perméable, et mobile, lieu de bouleversements de perspectives, d'illusions ou de fantômes possibles, qui est transformée en instrument optique, en une camera obscura, soit, en une chambre noire percée d'un trou à travers lequel une image de l'extérieur, produite par la diffraction de la lumière pénétrante, est projetée sur la surface opposée: une technique ancêtre de la photographie, une technique aussi qui, permettant de voir à l'envers et en miroir, a servi aux peintres, maîtres anciens comme Vermeer.

Toujours est-il, en ce cas précis de l'expérience de Neckel, que la surface de projection est un drap blanc. Froissé, plié. Dès lors habité par des ombres, des formes qui gondolent, un paysage spectral, un mystère abstrait: c'est ce ton et ce rendu évocateurs de la peinture qui séduisent l'artiste Scholtus, tout autant que la manipulation de l'image résultant non pas d'un traitement Photoshop mais de cette intervention strictement artisanale et élémentaire qu'est... le froissage du drap.

Et tout n'est pas dit. Devant/sous le drap, Neckel s'allonge nue, comme une odalisque, et photographie ensuite la composition, toute de sensualité, de féminité, de maternité aussi dès lors que Yolanda participe à cet emprunt iconographique séculaire. Dans ce processus, selon l'artiste, ce qui l'intéresse c'est d'être dans l'image. C'est surtout une subliminale façon de conjuguer la corporéité et l'universel. Et de s'y mesurer, de s'y fondre.

Couloir, à droite.

Série Histoire(s).

Arrêt sur un enchaînement d'images à la fois formel et sémantique, né d'une

autre géographie: une vadrouille digne d'Ulysse, qui relie la Grèce continentale au Péloponnèse. En fait, partant de sculptures d'éphèbes antiques exposées dans un musée de Delphes, Neckel élabore une sorte de fausse narration aussi curieuse que malicieuse en associant pour le coup des volumes et des dessins. En l'occurrence, les volumes sont ceux de sculpturaux corps classiques drapés et décapités, tous échoués debout dans un jardin de Corinthe, et les dessins sont ceux tracés dans la piscine à sec d'un ancien hôtel pour nudistes aujourd'hui abandonné/squatté/prisé par les camping-caristes, ce, à Salanti Beach, une zone magnifique, des dessins qui drolatiquement pastichent en deux dimensions la statuaire hellénique, nue et sans tête.

Dans la série, il y a aussi une histoire d'ange. Avec la petite Yolanda, l'enfant qui, dans le sable, dessine de tout son corps le contour d'un ange de pierre, une sculpture croisée sur le chemin... associant l'instant et l'éternité, la réalité et la représentation, l'esprit et la matière.

Histoire(s), un raccord renouvelé avec la corporalité, l'héritage, la trace et, bien sûr, le temps. La facétie aussi.

Mur du fond.

Série Objets. Formats 110 x 90 cm disposés en une sorte de grand poster.

Et justement, au milieu des corrélations insolites, allégoriques ou émotionnelles qu'elle n'en finit pas de tisser, Neckel n'oublie jamais de faire une place à l'espèglerie. La preuve, donc, dans sa série Objets. Où cohabitent lacet, lit abandonné au pied d'un arbre, morceaux de bois agencés comme un squelette de poisson et jouets, dont un petit cheval noir couché sur le flanc et des moules en plastique rose ou bleu, ceux-là qui servent à faire des pâtés de sable en forme non de châteaux mais... de mosquées – le jeu comme initiation culturo-culturelle, et un sable omniprésent comme pour dire que le temps est mouvant. Avec Neckel, l'artiste attachante qui se nourrit de sa vie, l'enfance n'est donc jamais loin... Ni le besoin de renouer, comme un cordon ombilical, avec l'esprit de ce temps-là, entre innocence et gravité.

Murs latéraux

Série Yolanda. Patchwork de formats 10 x 15 cm, en brillant.

Pour clore le cycle vital, voilà Yolanda, la petite fille née en 2016, embarquée dans l'aventure, dans ce road movie lent, perfusé par l'intuition, et le silence. La série qui lui est ainsi dédiée, nommée Yolanda, adopte le format typique de l'album de

famille, ce réservoir d'histoires imagées privées. Sauf que ce que Yolanda raconte dépasse l'intimité privilégiée du regard d'une mère sur son enfant.

En fait, si la série suinte de tendresse tout en évitant les clichés du genre, c'est par la mise en situation, Yolanda toujours fondue dans le paysage, se mesurant aux arbres, faisant corps avec les fleurs ou d'autres enfants, toujours de dos ou de profil – la frimousse enfouie dans un bol en alu – et toujours en écho à la filiation quand, par exemple, marchant entre mer et terre, elle inscrit malgré elle une métaphore, celle du cheminement de Neckel, l'artiste devenue maman, la maman aussi artiste.

Texte: Marie-Anne Lorgé



de la série lexiquedevoyage_maisons, 2023



de la série lexiquedevoyage_maisons, 2023



de la série lexiquedevoyage_histoire(s), 2023



de la série lexiquedevoyage_histoire(s), 2023



de la série lexiquede voyage_roulotographies, 2023



de la série lexiquede voyage_roulotographies, 2023



de la série lexiquedevoyage_yolanda, 2023



de la série lexiquedevoyage_yolanda, 2023

Editions:

selfpublished:

A bord... en bord de mer Noire

Mise en page: Sacha Rein

Texte: Marie-Anne Lorgé

Avec le soutien financier du ministère de la Culture du Grand-Duché du Luxembourg, 2023



COLLECTED

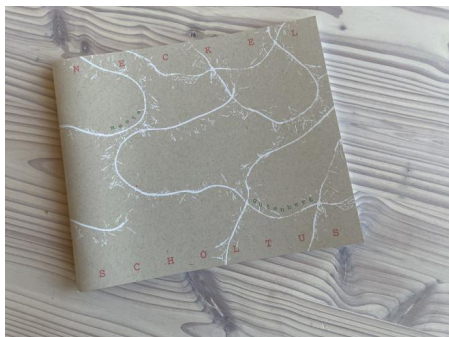
Graphisme: Sacha Rein

Texte: Fanny Weinquin

Réalisé avec le concours du Fonds culturel national Luxembourg, 2019



commandes:



Neckel Scholtus meets Gutenberg

Conception graphique: Michel Welfringer & Julie Colas

Dépôt légal: juin 2022

Editions Kulturhuef



Dikrich. Momentopnam

Coordination: SiYOU, Raoul Thill

Layout: MONOGRAM

Dépôt légal mars 2021

© Commune de Diekirch



Caravane(s)

Commissaires d'exposition: Laurence et Patrick Ruet, Sébastien Spicher

Achevé d'imprimer sur les presses de Nord'Imprim (Steenvoorde9 en

juin 2014

Editions L'erre de rien - Dépôt légal juillet 2014